

la boue ces mêmes ailes qui avaient plané si haut, on se demande avec le poète tragique :

“ Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ? ”

Messieurs, vous avez deviné ma réponse : “ Au berceau des âges, l'orgueil fit l'ange rebelle ; plus tard, il créa Luther, un jour il devait faire Lamennais.

Après tant d'orages essayés, l'abbé Lacordaire comprit qu'il avait besoin de rentrer dans une vie d'études et de travaux oratoires pour se préparer à la prédication. Il revint M. de Quélen et reparut dans son modeste couvent de la Visitation. Là, entre tous les autres Docteurs de l'Eglise, St. Augustin et St. Thomas d'Aquin furent ses lectures favorites.

Le collège Stanislas, témoin de ses premiers triomphes d'Orateur, l'entendit encore dans sa Chapelle, où il remporta de nouveaux succès. Il improvisait toujours, et sentant qu'il n'avait d'action sur les âmes que par là, il renonça dès lors à rien prononcer d'écrit.

Bientôt les discours au collège Stanislas durent cesser. Deux faits importants signalèrent cette période de la vie du Père Lacordaire.

Il refusa la direction d'un journal politique et religieux qu'on lui proposait : “ Je n'ai pas voulu rentrer dans la carrière du journalisme, dit-il, j'ai fait mon temps de service quoique court, et j'ai reçu assez de blessures pour être réputé invalide.”

Il crut aussi devoir rompre d'une manière ostensible avec l'Auteur des *Paroles d'un croyant*, et il publia ses *considérations sur le système philosophique de M. l'abbé de Lamennais*.

Cette publication accomplie, il alla étudier à Rome, d'où, cédant à l'invitation d'un Prêlat, il revint en France prêcher cinq mois dans la Cathédrale de Metz, et publier la *Lettre sur le Saint-Siège*.

De Metz, il retourna pour la troisième fois à la Ville Eternelle, pour entrer, comme novice, dans un couvent de Dominicains. Un jeune prosélyte de Saint Simon, converti par la parole du futur moine, suivit son exemple, et ils prononcèrent leurs vœux ensemble, le six avril 1840, après trois années de noviciat. “ Ce premier disciple de l'apôtre, dit un écrivain, mourut à dix lieues de Rome, au moment où il le ramenait en France avec lui. Le père Lacordaire pleura longtemps ce frère bien-aimé. Six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient sur l'autel.”

Rentré dans son pays, il publia le fameux mémoire pour le rétablissement en France de l'*Ordre des Frères-Prêcheurs*, et la vie de Saint Dominique, dont on ne saurait faire un plus brillant éloge qu'en répétant ce mot de Châteaubriand : “ Dans la vie de Saint Dominique, se trouvent quelques-unes des plus belles pages des lettres-françaises modernes.”

Un jour, un immense auditoire tel que l'antique Cathédrale de Paris n'en avait jamais vu peut-être sous ses voûtes, et qui n'avait plus l'habitude d'admirer l'éloquence et la vertu sous cette forme, vit avec étonnement un homme revêtu d'une robe de laine blanche, les épaules couvertes d'un scapulaire noir, la tête rasée et ceinte seulement d'une couronne de cheveux comme une auréole, apparaître tout-à-coup dans la chaire de Notre-Dame.

J'arrive, Messieurs, à la seconde partie de cette lecture, aux Conférences du père Lacordaire.

“ La propriété dominante du génie du Dominicain dans ses conférences, dit un auteur qui l'a bien jugé, c'est d'implanter dans l'âme de ses auditeurs cette conviction : que la Doctrine chrétienne donne aux peuples qui la possèdent, la nationalité la plus forte, la plus libre, la plus expansive ; que nulle autre religion n'a assuré aux sociétés humaines une pareille liberté civile et politique ; que nulle utopie socialiste ou radicale n'arrivera jamais aux merveilles de l'égalité évangélique, et n'introduira entre le pouvoir et les gouvernés, entre les riches et les pauvres, des liens plus doux d'obéissance et de commandement ; et que nulle autre doctrine n'est plus favorable au développement moral de l'Etat comme de

la famille, à l'ennoblissement des mœurs comme de l'esprit, aux progrès de l'intelligence comme au perfectionnement du cœur.”

Certes, Messieurs, ce sont là de belles vérités, et si les peuples savaient obéir à leur enseignement, l'histoire aurait moins de de révolutions à enregistrer, de sanglantes guerres à décrire et de décadences à constater.

Le premier, il a dessiné du haut de la chaire ces tableaux historiques si frappants et si grandioses, avec ce regard d'aigle qui d'un coup d'œil embrasse toute une époque, et qu'on ne retrouve avant lui que dans l'histoire universelle de Bossuet. Cette habitude de peindre à grands traits dans ses discours la vie des peuples et des dynasties a fait dire à un écrivain qu'il avait mis l'histoire en sermons. Il semble revêtir tous les goûts et tous les défauts du siècle pour mieux le battre avec ses propres armes. Une sorte de double vision lui montre dans les cœurs, les doutes à éteindre et les impressions à exciter. Sa voix sait prendre tour-à-tour l'accent de la foudre, de l'ironie et de l'amour. Son imagination brillante, originale et pittoresque, loin d'embarrasser la marche du raisonnement, lui donne de l'éclat et le rend plus accessible à l'esprit. Son regard et son geste électrisent ou fascinent l'auditeur ; à la fois théologien, poète, philosophe, orateur, historien, il subjugué, par son irrésistible ascendant, et fait fondre en larmes tous les cœurs, ou en admiration.

Veut-il dépeindre le succès transitoire de l'incrédulité au 18e siècle et l'abaissement moral qui le suivit ? écoutez :

“ Que fait cependant l'Eglise ? s'écrie-t-il ; l'Eglise semble pâlir. Bossuet ne rend plus d'oracles ; Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse ; Pascal a brisé au tombeau sa plume géométrique ; Bourdaloue ne parle plus en présence des Rois ; Massillon a jeté aux vents du siècle les derniers sons de l'éloquence chrétienne. Espagne, Italie, France, par tout le monde catholique, j'écoute : aucune voix puissante ne répond aux gémissements du Christ outragé. Ses ennemis grandissent chaque jour. Les trônes se mêlent à leurs conjurations. Catherine II, du milieu des steppes de la Crimée, au sortir d'une conquête sur la mer ou sur la solitude, écrit des billets tendres à ces heureux génies du moment. Frédéric II leur donne une poignée de main, entre deux victoires ; Joseph II vient les visiter, et dépose la majesté du Saint Empire romain au seuil de leurs académies. Qu'en dites-vous ? que dites-vous du silence de Dieu ? qu'est-ce qu'il fait ? Déjà le siècle a marqué le jour de sa chute ; attendez : une heure, deux heures, trois heures... demain matin, ils enterreront le Christ. Ah ! ils lui feront de belles funérailles ; ils ont préparé une procession magnifique ; les cathédrales en seront, elles se mettront en route, et s'en iront deux à deux, comme les fleuves qui vont à l'océan, pour disparaître avec un dernier bruit. Qu'en dites-vous, encore une fois Messieurs ?

“ C'est vrai, Dieu se taisait. Il avait tout ôté à son Eglise, tout, excepté lui ; tout, excepté le triomphe de l'erreur contre l'erreur même. Jamais Dieu jusque-là n'avait laissé à l'erreur son développement total : cette fois, il laissait faire jusqu'au bout. Attendez à notre tour ; et, avant même la fin, regardons dans les mœurs, quels étaient les effets du triomphe de la raison pure.

“ Que faisait dans le monde la chasteté, cette vierge évoquée du tombeau par la doctrine catholique ? Qu'y faisait-elle ? Voici le palais des Rois très-Chrétiens : Dans la chambre où avait dormi Saint-Louis, Sardanapale était couché. Stamboul avait visité Versailles et s'y trouvait à l'aise. Des femmes enlevées aux dernières heures du monde jouaient avec la couronne de France ; des descendants des Croisés peuplaient de leur adulation des antichambres déshonorées, et baisaient, en passant, la robe régnaute d'une courtisane, rapportant du trône dans leurs maisons, les vices qu'ils avaient adorés, le mépris des saintes lois du mariage, l'imitation des saturnales de Rome, assaisonnées d'une impiété que les familiers de Néron n'avaient pas connue. Au lieu du soc et de l'épée, une jeunesse immonde ne savait plus manier que le sarcasme contre Dieu et l'impudeur contre l'homme. Au dessus d'elle se traînait la bourgeoisie plus ou moins imitatrice de cette royale corruption, et lançant à sa suite ses fils perdus, comme on voit derrière les puissants rois de la solitude, les lions et leurs pareils, des